

# ZACHARY RICHARD

Les Rafales du carême





ZACHARY  
RICHARD

Les Rafales du carême



Ce roman est inspiré d'un fait divers réel, bien que le récit soit fictif. Les dates ont été manipulées aux fins de l'intrigue. Il s'agit du premier roman en langue française publié par un auteur louisianais depuis cent vingt-neuf ans (*Les Quarteronnes de La Nouvelle-Orléans*, Sidonie de La Houssaye, 1894). J'ai une dette importante envers ceux et celles qui m'ont encouragé et qui m'ont guidé dans le labyrinthe de la concordance des temps. J'ai tenté de respecter le parler louisianais tout en m'accordant avec les règles de la grammaire française. Merci à mon vieil ami et compagnon, le professeur Barry Jean Ancelet de l'Université de Louisiane, à mon brillant collègue, David Goudreault, à ma voisine vigilante, Denise Contant, à mon éditrice compréhensive, Marie-Eve Gélinas, et, surtout, à celle qui m'accompagne et qui m'apporte son sourire et son soutien, Johannah Carlton. Ce livre est dédié à mes grands-parents André Boudreaux et Julie Martin, qui m'ont légué leur joie de vivre et leur amour des histoires.



## Première partie



*19 février 1882*

On apprend la nouvelle au milieu de l'avant-midi. C'est le Dimanche gras. Le temps est couvert, avec des gros nuages comme des balles de coton sale venant de la côte. Le vent souffle fort, à faire perdre les chapeaux, un temps agaçant, la poussière dans les yeux, les animaux nerveux, les chevaux durs à retenir. Une vague de chagrin bourdonne au loin, un malaise porté par le vent qui entre par les narines.

Un cavalier arrive devant la maison au grand galop. Il saute de la selle et court sur la galerie, frappant sur l'encadrement de la porte avant d'entrer. En peu de temps, il sort et repart.

Mes deux frères et moi sommes au champ, nettoyant les rangs des mauvaises herbes brunies par l'hiver, quand on entend mon père qui nous appelle de la galerie. On est rendus au bout des rangs, presque au chemin, ce qui fait que l'on n'entend pas ce qu'il dit. Il nous fait signe de venir. Je suis à côté de Michel. Horace, le plus jeune, est derrière. On met les pioches sur nos épaules. Une fine poussière couvre nos visages. Le vent est du sud. Il fait chaud, bien qu'on soit en février, les bouts des planes sont toujours sans la tache rouge de la nouvelle sève. La sueur dégoutte de nos fronts, faisant des coulées de bourbe dans les plis de nos cous et dans les rides autour de nos yeux. Michel siffle une mélodie haletante pendant qu'on remonte les rangs nus.

Arrivés près de la maison, on entend la grande voix de mon père.

— Dépêchez-vous ! il crie. Horace, prend les pioches et va les nettoyer. Michel, va atteler le wagon<sup>1</sup>.

Et à moi, il dit :

— André, va chercher ton grand-père. Dis-lui de venir et vite.

Le cavalier repasse sur le chemin dans l'autre sens, vers le village, toujours au galop. On voit des cailloux qui éclatent sous les sabots de son cheval.

On le regarde, mon père encore sur la galerie, mes frères et moi au bas des marches, quand on entend ma mère qui hurle. Un hurlement qui déchire le ciel. Mon sang se glace. La portemoustiquaire de la maison explose et ma mère sort avec ses deux filles, mes sœurs Marie et Mathilde, accrochées à elle. Elle sanglote.

— Martin, Martin, elle braille.

On est figés comme des statues à l'église. Mon père brise nos songes.

— *Goddamn*, il beugle, allez faire ce que je vous dis !

Je n'avais jamais entendu mon père sacrer.

On a deux mulets, Augustin et Hercule. Augustin est le plus vieux, dix-sept ans, et il est jaloux. Attelé en harnais, avec ses œillères, il tire droit, mais dès qu'on le libère, il se bat contre l'autre à coups de dents et de ses grosses pattes. Auparavant, Augustin appartenait à mon grand-père, qui a été obligé de s'en débarrasser après le feu. La grange où dormaient les ouvriers pendant la construction de la voie ferrée a brûlé, et mon grand-père Drozin a dû y entrer pour sortir le mulet, sautant parmi les flammes qui léchaient les murs, évitant les poutres qui menaçaient de tomber, jetant sa chemise sur la tête de la bête affolée pour l'aveugler. Depuis ce temps, Augustin n'est jamais entré dans une grange. Mon grand-père dit qu'Augustin ne vaut plus rien. Le mulet se promène dans la savane la plupart du temps, faisant les cent pas, distrait.

---

1. En français louisianais, indique un chariot à quatre roues, tiré par un attelage.

Je savais que Michel allait avoir du mal à prendre Augustin et je l'ai aidé. Personne ne comprend le vieux mulet comme moi. Augustin est sensible et très intelligent. S'il avait été un homme, il aurait fait un savant ou, au moins, un avocat. Il a passé par la catastrophe et ne peut pas l'oublier. Moi et le vieux mulet sommes complices. Peut-être parce qu'on a le même âge. Peut-être parce que c'est moi qui m'occupe de lui le plus souvent. Peut-être à cause des bouts de canne à sucre que je lui donne et qu'il croque avec ses énormes dents jaunies. J'ai un lien avec lui qui ne peut s'expliquer. Je sens sa peine, sa solitude. Je me sens seul aussi, naufragé parmi les membres de cette grosse famille tous bien à leur place, tous sauf moi.

Depuis un temps, j'ai commencé à dormir dans la grange, prenant la place d'Augustin, couché sur le foin parmi les chevaux et l'autre mulet, ou dans la salle à harnais où je peux trouver la solitude et la tourner entre mes mains. Je n'aime pas l'autre mulet, Hercule. Il est orgueilleux, jeune et arrogant. Je me dis que la vie va lui donner une leçon d'humilité, mais il n'y a rien que je puisse faire, sauf le guetter.

La nuit, j'entends le sifflet du train qui passe. Le son tombe au bord des rails et roule comme un boulet, s'usant à travers la prairie, de plus en plus petit, jusqu'à ce qu'il devienne plus petit qu'un grain de maïs et encore plus petit, un grain de farine de maïs assez petit pour entrer dans mon oreille. Une fois qu'il est entré dans ma tête, le son explose, flanquant des images dans ma cervelle, des images d'une beauté qui fait mal, des châteaux, des grandes rivières, des beaux paysages, des bateaux à voiles, des jolies dames, des rues de villes peuplées de gens bien habillés et sophistiqués, tout ce que je ne trouverai jamais autour de moi, fils aîné d'une grande famille, enchaîné à mon devoir, mes mains et mes jambes écorchées par les plants de coton.

Cette nuit, j'ai couché dans le magasin<sup>2</sup>, la tête posée sur une couverture de selle. Il n'y a que deux chambres chez nous,

---

2. La grange.

une pour mes parents et l'autre pour les filles. Mes frères et moi, on se couche sur des palettes dans le salon. J'ai besoin de plus d'intimité et je me cache dans la grange pour faire comme je veux. On me laisse faire.

Hier soir, il y a eu un bal chez Baptiste Perez. C'était le samedi soir des élections et il y avait du monde à tuer à coups de bâton. Ça a fini bien après minuit et je suis rentré seul, à pied, suivant la voie ferrée dans le noir, à moitié tchoque<sup>3</sup>. En passant devant la boutique de mes oncles Begneaud, j'ai vu de la lumière dans le café et des chevaux attachés devant la porte.

Je me suis réveillé la tête lourde et la bouche sèche, mon père me donnant des coups sur la jambe. Bien que ce soit dimanche, on devait nettoyer les rangs, sinon les mauvaises herbes mangeront la récolte.

J'ai une petite jument que mon grand-père m'a donnée pour mes douze ans, une pinto créole, tachée rouge, avec une étoile blanche sur le front qui déborde sur son œil droit. Je l'appelle Cannelle.

J'attrape Augustin pour mon frère, passant le harnais sur la tête du mulet en chuchotant, ses grands yeux bruns pleins de douceur, puis je passe la bride sur la tête de ma Cannelle, jetant la selle, attachant la sangle d'un seul mouvement que je peux faire en dormant.

Comme une flèche, on prend le chemin. Je me sens libre, monté sur le dos de mon cheval, mon visage caressé par le suroît. On part au trot, le rythme de la dégainée de ma jument entrant dans mon corps par mes jambes, fracassant ma tête, comme si un fer à cheval s'y promenait. Cannelle est fatiguée et manque de nerf. En passant devant la galerie, je vois mon père encore debout, un bras allongé contre le poteau du centre, comme pour se tenir.

C'est un mile pour aller chez mon grand-père. Le vent nous pousse du sud-ouest, nous secouant par rafales. Comme beaucoup de choses pendant cette journée, je ne m'aperçois de rien et

---

3. Soûl.

le souvenir du trajet est disparu dans la poussière soulevée par le petit galop de ma jument.

Quand j'arrive, le Colonel – on appelle mon grand-père le Colonel Drozin – est déjà monté sur son étalon. Son cheval est énorme, dix-sept mains. Appelé Mansfield, il a été engendré de Flying Bob par la jument Omona et acheté de Sylvest Mélançon pour cinquante piastres.

Assis sur l'étalon, le Colonel est imposant, un grand homme ventru, son chapeau de feutre gris sur la tête, la visière poussée à l'arrière comme Napoléon, un cordon passé en dessous du menton pour le garder en place. Il a des moustaches de morse blanches, à la vieille mode, cirées en pointe aux bouts, de la même couleur que les cheveux qui dépassent de son chapeau et tombent sur ses épaules. Il porte un gilet, déboutonné. La chaîne en or de sa montre est attachée au bouton du milieu et le bout de la chaîne disparaît dans la poche à gauche. Je ne l'ai jamais vu sans gilet, même au plus chaud de la canicule. Il porte une chemise blanche sans col. Il reste immobile comme un sphinx, sa main gauche posée sur le pommeau de la selle. Les étriers, tout comme le pommeau, sont couverts d'argent mexicain.

– Gautche dit qu'il faut venir vite.

Gautche, c'est mon père, de son vrai nom Alexandre.

– Tracasse-toi pas, André, il répond. On s'apprête.

Il me regarde de ses yeux bleu-gris et retourne sa tête vers l'avant, fixant l'horizon avec un air rêveur. Sa main droite est posée sur sa hanche. Il porte son arme, un Colt .45, le baril long comme mon bras, plaqué argent avec la poignée en nacre blanc, l'étui attaché à la ceinture cloutée de balles. Je ne l'avais jamais vu le porter, mais je connais bien le pistolet, l'ayant vu accroché au mur de son salon et ayant entendu son histoire assez de fois pour pouvoir la raconter moi-même, un cadeau de reconnaissance offert par son régiment après la guerre.

Pendant qu'on attend, son valet, celui qu'il appelle son « chargé », attelle le cabriolet, le poulain hongre de la même couleur noire que l'attelage. L'homme est petit, basset, un Italien

avec le visage rond et un sourire complaisant. Il porte toujours le même habit noir avec une chemise blanche, col roulé et cravate. Il s'appelle Camillio Raggio, mais tout le monde l'appelle Caro.

On part au village en cortège, mon grand-père se tenant droit comme un poteau de savane, les rênes dans sa main gauche, sa main droite flottant autour de son arme comme un vautour dans le ciel. Son gros ventre se tortille comme un sac à patates. Ma tête arrive à peine à sa taille sur ma petite jument créole. Derrière nous, l'Italien siffle auprès du poulain, penché vers l'avant, les yeux plissés.

C'est quatre miles de chez Drozin au village. Au trot, ça nous prend une demi-heure, en coupant à travers la prairie. Le Colonel demeure concentré, son regard intense, les pas de son grand cheval avalant l'espace. Cannelle a de la misère à garder le rythme et, de temps à autre, il faut partir au galop pour suivre. À l'arrière du cortège, j'entends Caro criant après le poulain. À part le son des sabots sur la terre battue, tout est enrobé par un silence feutré interrompu seulement par le sifflement du vent qui fait frissonner mes oreilles.

La première chose qu'on voit du village est le moulin de coton. Il flotte au-dessus des maisons comme un gros nuage, son toit argenté brillant dès qu'il y a un rayon de soleil. De loin, on le voit à peine, mais en approchant, on a l'impression qu'il sort du sol, un monstre fait en métal, un gros carré avec, du côté nord, la tour avec ses énormes poulies. Au bord du village, le chemin vire à gauche, tournant vers le sud pour se jeter contre la levée de terre, qui tranche le pays en deux comme un couteau et sur laquelle court la voie ferrée.

En 1881, le Morgan and Louisiana Railway a payé Alcide Debaillon et le Colonel Drozin Boudreaux pour le droit de passage sur leurs terres, faisant du coup de ces hommes les deux plus riches du quartier. Aussitôt que les signatures ont été sèches, ou plutôt sa marque pour le Colonel, car seul Debaillon pouvait écrire son nom, des bandes d'étrangers ont envahi le pays. On

n'avait jamais vu de pareils travailleurs, des gangs d'hommes bruts, sales, mal-parleurs, ni blancs ni noirs, mais rouges.

Ils sont arrivés au printemps, avec des visages sombres et des gros chapeaux de paille comme des cloches sur leurs épaules. Les attelages de mulets sont arrivés en premier, retournant la terre, creusant des tranchées comme des cicatrices. Il ne pleuvait quasiment pas ce printemps-là et le vent soulevait des tourbillons de poussière qui dansaient dans les airs.

Il y avait une ligne de piquets de la taille d'un homme, surplombés par des rubans rouges placés par les arpenteurs. Les ingénieurs suivaient les piquets comme Moïse le pilier de feu. Pas à pas, ils avançaient dans leurs bottes croûtées de boue, les claquements des fouets et les cris des hommes parmi les beuglements des mulets résonnant sur la prairie. Dans les gros sillons, les fleurs du printemps éclataient, jaune, bleu, blanc, des pièces de couleurs tissées comme une courtépointe sur la terre. Elles n'ont pas duré longtemps, piétinées par le progrès implacable sous les sabots des mulets et les bottes des hommes.

Je me souviens de ces hommes avec leurs troupeaux de mulets américains et de chevaux tachés rouge comme les catahoulas<sup>4</sup> sont tachés noir. Ils ont creusé deux grands fossés de cinquante pieds, et avec la terre, ils ont construit une levée, la déplaçant sur les traîneaux attachés à l'attelage de quatre mulets tendus. Les hommes étaient de toutes les nations, mais c'était surtout des Italiens et des Irlandais. Ils buvaient et se disputaient la nuit. Ils ont fini par foutre le feu dans la grange de Drozin Boudreaux. Parmi eux se trouvait Camillio Raggio qui, las de cette vie brutale, a réussi à se faire engager par le Colonel par flatterie.

Le Colonel observait le travail depuis sa grange, comme une invasion de sauterelles. Au début, il était surpris par le bruit et la poussière. Il restait des heures les yeux plissés. Chaque jour, il tournait sa tête un petit peu plus vers l'ouest, suivant la trace. Une

---

4. Race de chiens louisianais.

fois que le tumulte est tombé de l'autre bord de l'horizon, un autre est arrivé de l'est. Le Colonel comprenait mieux cette deuxième vague. Ce n'était plus la tour de Babel ambulante, rôdaillant à travers la prairie comme un animal sauvage. Les ouvriers soûls, bruyants, sacrant dans toutes les langues, grognant sans cesse, ont cédé la place à des hommes plus raisonnables, avec des cœurs tranquilles et des têtes mûres. Ce n'était plus la cacophonie, mais le murmure. Les roches, grandes comme une main d'homme, étaient transportées sur un tout petit train chargé d'une cargaison scintillant sous le soleil. Sur les pierres on a placé les poutres, à l'odeur de créosote, et qui brûlaient au toucher. Par-dessus les poutres sont venus les rails, impeccables, d'un bleu parfait, et attachés à la terre par d'énormes clous enfoncés par une douzaine de Créoles<sup>5</sup> balançant de grosses masses, torses nus, leurs dos ondulant de muscles et scintillant de sueur, chantant leurs chansons rythmées.

Le village, comme le pays, est coupé en deux par les rails. Au sud il y a le moulin de coton, le plus gros bâtiment du pays, son tas de ferraille endormi durant l'hiver, grouillant comme une fourmilière à l'automne, quand la récolte est entrée. À ses côtés, la gare et sa plateforme ouverte au ciel, et, encore plus à l'est, la maison et le magasin général d'Alcide Debaillon. Devant sa grande maison blanche, il y a le passage à niveau, le point d'attache des deux moitiés du monde. Plus loin se trouve le quartier des Créoles, la plupart étant les engagés de Debaillon, leurs cabanes de bois franc débordant sur les deux rives du chemin de fer.

Du côté nord, sur les terres du Colonel, se trouve la maison de Baptiste Perez, dont l'étage sert de salle de danse, et, plus loin, la forge à Pierre Sonnier. La boutique de mes oncles, Martin et Siméon Begneaud, se trouve au bord du village, au soleil levant. Les seuls frères de ma mère, Philomène, ils sont

---

5. Créole est un terme qui a plusieurs utilisations en Louisiane, mais dans le parler cadien, ainsi que dans ce récit, il signifie « Créole noir » ou « Créole d'héritage africain ».

tous deux vieux garçons. Siméon, dit Méon, habite une petite maison blanche dans la cour arrière et son frère a élu domicile dans le petit entrepôt, se couchant la nuit sur un lit de camp parmi les boîtes de marchandise et les outils. La boutique, à l'abri du chêne vert planté trop près, fait face au chemin qui court le long de la voie ferrée. Elle est divisée en deux, avec deux portes donnant sur la galerie sans balustrade. La porte à gauche donne sur la boutique, les étagères remplies de farine, d'huile à cuisson, de conserves, d'étoffes, d'aiguilles, de boutons et toute qualité de marchandise. La porte de droite donne sur le café avec, au fond, le bar, quelques tables pour jouer aux dominos et la fierté des frères Begneaud et du village même : la table de billard.

En entrant au village, une énergie lourde me serre comme un étai. Soudain, il y a énormément de gens, à cheval, à pied, tous partis dans la même direction, comme pris par un raz de marée. Devant la boutique, c'est l'essaim de guêpes, un vrombissement continu et grave. Je descends de ma Cannelle, tenant sa bride. Le Colonel me donne celle de son cheval, sans me regarder. Je les attache à la traverse.

La galerie est remplie de monde. Il y a Philibert Guidry et ses garçons, Will Knight, dit Bébé, et Charlie Jenkins, les garçons de tante Sophie, ceux de tante Quinée, Davis Arceneaux, et quantité de gens noirs et blancs que je ne connais pas. Plusieurs tiennent des carabines ; un ou deux, des machettes de canne. J'aperçois mon oncle Thomas, frère de mon père, celui qu'on ne voit pas souvent, quasiment jamais. Avec lui, il y a son fils, celui que je détesterai toujours, un garçon de mon âge, un mulâtre avec les yeux si bleus que ça me fait mal, et appelé comme moi André Boudreaux.

Le Colonel grimpe les deux marches et avance vers la porte de droite, les gens lui faisant de la place comme la mer Rouge devant les Juifs. Je n'avais pas remarqué ses éperons, mais là, je les entends clinquer. Je le suis, accroché à ses côtés. Devant la porte, mon oncle Siméon bloque le passage, ses yeux rouges,

les manches de sa chemise roulées. Il fait signe à Drozin, qui se glisse dans la porte, les deux hommes ventrus se frottant les panses. Je le suis, mais soudainement Siméon me frappe à la poitrine de sa main ouverte.

— Non, il dit.

Il tourne le dos et ferme la porte derrière lui.

Je me glisse vers la fenêtre, mais je ne vois rien, sauf le dos de ceux à l'intérieur, tassés comme des bœufs au parc de stockage. Mais derrière le bar, il y a un grand miroir qui fait quasiment la largeur de la pièce, surplombant les bouteilles sur le comptoir. « Pour que les buveurs puissent regarder leur misère », dit ma mère.

Dans le miroir, je vois mon oncle Martin couché sur la table de billard, ses bras ouverts en croix, ses cuisses posées sur la table, ses genoux pliés sur le bord et ses mollets pendant, suspendus dans les airs. On est en train d'enlever sa chemise. Elle est tachée de sang. Ses yeux ne clignent pas mais regardent fixement le plafond, le regard vide. Il est mort.

Depuis que j'ai vu mon oncle étalé sur la table de billard, je vis dans un brouillard où je ne vois pas ce qui m'arrive avant que ça ne surgisse devant moi, ne me donnant pas le temps de l'éviter. Je suis traîné ici et là par des gens et des choses, ne sachant pas comment m'en sortir. Je passe les jours comme si j'étais sous l'eau. Ma mère est devenue folle et sa folie déborde sur tous ceux qui l'entourent. On l'entend hurler à tout moment, un son d'effroi qui perce le brouillard comme un coup de pistolet. L'effet est surtout prononcé sur mon grand-père, qui ne supporte pas le bruit de ses sanglots. Les hurlements de ma mère troublent l'ordre fragile de ce monde ordonné que mon grand-père a construit avec tant de soin à la suite de la guerre, pour maintenant le voir s'écrouler. Les cris de ma mère défoncent une porte derrière laquelle il y avait des esprits qui attendaient depuis longtemps et qui sortent maintenant, libres de nous embêter. Drozin a arrêté de venir chez nous et il s'est réfugié sur son terrain, en attendant que ça passe.

Drozin Boudreaux croit en Dieu. Il est certain qu'un être tout-puissant existe, et aussi que lui, le Colonel Drozin Boudreaux, fait partie de ses élus. Comment expliquer autrement son destin ? Simple habitant, il est devenu un homme influent, propriétaire de vingt-huit esclaves. Pas un planteur comme les gros chiens Basil Crow ou Alexandre Mouton avec leurs centaines, mais un homme respectable et respecté quand même. Quand la guerre est venue, il a répondu à l'appel et s'est vu élire capitaine de sa

compagnie. Les hommes du 48<sup>e</sup> de Louisiane ont choisi Drozin Boudreaux pour capitaine, parce qu'il était le meilleur cuisinier du pays. Ils se disaient qu'une fois partis à la guerre, au moins, ils allaient bien manger : rôti de bœuf entier sur charbon, barba-coa de sanglier, fricassée de poulet, jambalaya, gombo, Drozin est tout simplement le meilleur. Non seulement il sait cuisiner, mais il est expert boucher, ce qui rendait son élection encore plus certaine. Celle-ci a fini par causer beaucoup d'hostilité chez Alcide Debaillon, le planteur qui a payé pour les uniformes de la compagnie et qui était sûr qu'il allait se faire nommer capitaine grâce à sa générosité. Après Shiloh, Drozin s'est fait breveter Colonel, faute d'autres candidats il a dit.

Avec tant de ses camarades enterrés, et d'autres avec des jambes et des bras plantés dans des pays étrangers comme les graines d'une forêt sinistre, comment aurait-il pu revenir sans égratignure de Shiloh et de Pleasant Hill s'il n'était pas un élu de Dieu ?

Il signa sa reddition à Shreveport, le 8 novembre 1865, et marcha jusque chez lui, un voyage à pied de trois mois, entouré de ses camarades tous aussi exténués, une troupe de vagabonds sans discipline et sans trop d'espoir, mal lavés, affamés et habillés en haillons. Il arriva enfin par le chemin de terre qui passait par Vermillionville, un homme seul avec un grand chapeau qui cachait ses yeux, devenus rouges à force de retenir ses larmes, pour trouver sa maison debout, mais le reste de sa vie en ruine. La maison avait été sauvée par sa fille Catherine, qui avait réussi à convaincre les Yankees<sup>6</sup> de ne pas la brûler, probablement parce qu'elle parlait l'anglais.

La femme de Drozin, Azéma, qui lui a donné cinq enfants et qui a maintenu la plantation en son absence, avait succombé à la fièvre jaune et au chagrin. Elle est enterrée sous le chêne vert, à l'arrière de la maison. Les esclaves avaient tous disparu, mais dans les mois qui ont suivi son retour de la guerre, ils se

---

6. Nordistes.

sont pointés un par un, abattus autant par la liberté que par l'esclavage. Les retrouvailles ont été étranges et silencieuses. Les cabanes sont restées vides, les Noirs préférant dormir à la belle étoile plutôt que de retourner sur les lieux de cette vie de souffrance. Après quelque temps, Drozin a donné à chacun une pièce en or, un dollar américain, trésor qu'il avait enterré dans une cachette sous le chêne avant son départ. Plusieurs l'ont rendu, ne sachant pas quoi faire avec.

Ça lui a pris quelques années pour trouver un forgeron et les moyens pour le payer, mais, enfin, Drozin a fait construire une barrière en fer forgé autour de la fosse de sa femme, un monument qui rendait hommage à sa peine. À côté de sa femme ont été enterrées ses filles, toutes mortes à l'accouchement. Après Catherine et Rosalie, Drozin a supplié Marie, la cadette, de ne pas se marier. Elle ne l'a pas écouté et est morte comme ses sœurs à l'accouchement, sa petite croix placée parmi les autres entourant celle de leur mère, comme des planètes autour d'un soleil de châtiment.

De ses deux fils, Alexandre, mon père, a survécu dans le bois pendant quatre ans, fuyant la conscription. Dès qu'il en est sorti, il s'est marié avec ma mère, Philomène Begneaud, et je suis né en septembre, neuf mois plus tard. Son frère, Thomas, est parti renégat pendant la guerre et est tombé entre les mains des *Jayhawkers*<sup>7</sup>. Il s'est mis en concubinage avec une mulâtresse et mon grand-père l'a répudié. Il vit avec sa femme et sa famille sur les terres que Drozin lui a confiées au bout du domaine, à la Coulée Croche, aussi loin que possible de la maison paternelle, mais encore sur ses terres. Le jour où l'on a découvert mon oncle assassiné, c'était seulement la troisième fois que je voyais mon oncle Thomas, les deux autres étant une fois sur le terrain de course de la rue Surrey à Vermillionville, et la deuxième, la veille.

Malgré des années de tourments, Drozin se disait chanceux, et, grâce à son Dieu, il a surgi des décombres, s'élevant

---

7. Brigands armés.

des cendres laissées par ces diables nordistes en veste bleue, ses ailes embrasées, mais sa foi en l'avenir intacte, voire grandissante. Pour Drozin, la preuve qu'il est un élu de Dieu est incontestable et s'appelle le Morgan and Louisiana Railway.

Drozin ne m'a jamais parlé de la guerre, de ce qui était certainement l'événement de sa vie. D'avoir marché jusqu'au Tennessee, dormi par terre sans couverture pendant des mois de temps, sans se laver, mangé des fèves et des biscuits, et d'avoir chargé sous le feu de l'ennemi. De tous ces détails héroïques, brûlés au fer ardent dans son esprit, il ne m'a jamais dit mot. À la suite de la guerre, il est retourné chez lui pour découvrir que ses anciens esclaves, ceux et celles qui lui devaient le respect et l'obéissance, se moquaient de lui. Il traînait cette défaite comme un boulet au pied et devait faire le deuil de sa propre personne et de sa conception de l'univers. Et pourquoi ? Pour une femme morte et une famille déchirée. Il n'a jamais compris ce qui lui était arrivé, et ce qui était arrivé au pays. Après la guerre, il faisait ce qu'il fallait pour survivre, sans trop se poser de questions. Il s'est perdu dans un labyrinthe de doutes pendant des années. Survivant et c'est tout. Après sept ans de misère, vivant seul dans sa maison délabrée, à voir les *Carpetbaggers*<sup>8</sup> voler tout, et les Noirs prendre le contrôle de la législature à Bâton Rouge sous l'égide des Républicains, pendant que lui ne pouvait même pas voter, Drozin ne comprenait rien. Mais un jour, les Républicains sont partis et, trois ans plus tard, l'arrivée du chemin de fer a tout changé.

Petit à petit, sa confiance est revenue et son pouvoir s'est accru, mais tout a été de nouveau ébranlé le jour où l'on a découvert mon oncle mort. Pas à cause de la situation. Pas à cause de l'esprit malveillant qui surplombe la prairie. La mort ne lui fait pas peur. Il en a assez vu pour pouvoir la regarder dans les yeux. Il n'est pas ébranlé ni par le sang qui tache le feutre vert de la table de billard, ni par le corps rigide de mon oncle qui braque

---

8. Profiteurs nordistes arrivant dans le Sud après la guerre de Sécession.

le plafond de ses yeux froids. Malgré son âge et les rhumatismes qui mordillent sa hanche, Drozin prend le contrôle de la situation et de la bande d'hommes qui se trouvent autour de lui avec fermeté. Ce qui le ronge n'est pas le meurtre, mais ma mère. Il ne supporte pas sa voix de crécelle, aiguë comme celle d'une truie égorgée. Elle est devenue folle, il se dit. Comment l'expliquer autrement ?

Il y a un troupeau d'hommes, la plupart armés, collés sur la galerie, quand on voit ma mère arriver, avec mes deux frères dans le wagon. Philomène tient les guidons, Michel à ses côtés sur le banc et Horace debout, ses mains sur les épaules de son frère. Philomène est tête nue. Elle tire sur le frein du wagon et saute de la plateforme, sa jupe flottant autour d'elle comme les ailes d'un ange.

— Restez là, elle ordonne à mes frères, figés, les yeux grands comme des soucoupes.

Sans dire un mot à personne, elle fonce par la porte où son frère Siméon reste muet et entre dans le café. Rendue dans la pièce, elle s'arrête devant le corps. Un hurlement est prêt à surgir de sa gorge, mais ça passe. Elle tient ses mains devant elle, comme si elles étaient posées sur la tête d'un jeune enfant. Tout le monde la regarde, mon grand-père la visant avec ses yeux d'oiseau de proie.

— Aidez-moi à le mettre dans le wagon, elle dit enfin. Siméon, va chercher une couverture.

Personne ne bouge. Enfin, mon grand-père brise le silence. Il parle doucement, comme s'il parlait à un cheval pour l'empêcher de ruer.

— Mais Minouche – on appelle ma mère Minouche –, il faut espérer le coroner avant de le grouiller.

Philomène le regarde sans le voir. On entend sa respiration lourde.

— Siméon, elle dit, dépêche-toi de le couvrir...

— Mais Minouche, interrompt Drozin, il faut que le coroner fait son inspection.

— Il peut aussi bien la faire chez nous, elle répond, j'vas pas laisser mon frère comme ça, à la vue de tous et couvert de mouches.

Siméon place une couverture sur le corps de son frère, une courtepoinette grise à la bordure rouge. Philomène la reconnaît. C'est elle qui l'a faite. Avec Charlie Jenkins, Will Knight et plusieurs autres, on traîne le corps jusqu'au wagon. Martin était un homme fort et ça en prend six pour le déplacer. En le plaçant sur le plancher du wagon, on est obligés de lâcher ses épaules et sa tête frappe le bois avec un son sourd.

Philomène monte sur le banc du wagon, prenant les rênes des mains de Michel. Je sais qu'elle va avoir de la misère à faire tourner les deux mulets à la fois, surtout avec cette foule de gens autour. Je prends le harnais et je tire les mulets, les tournant vers l'est et la route de la maison. Augustin me regarde avec ses grands yeux bruns. Il a tout compris.

On regarde le wagon descendre le chemin et disparaître derrière la maison de Davis Arceneaux, au bord du village. Le brouillard qui m'entoure devient de plus en plus épais, comme si la vapeur était faite de mélasse. Il commence à pleuvoir, une pluie fine, juste assez pour tremper les chapeaux et les esprits.

Tranquillement, le groupe d'hommes autour de la boutique se dissout, comme un nœud de corde se défaisant, chacun repartant dans la direction d'où il est venu. Tout se passe en silence, le bruit du vent devenant encore plus agaçant. On entend le cliquetis d'une feuille de métal du toit mal attachée, et les pas des hommes qui descendent les marches, et plus rien. Je remonte sur ma jument et je suis mon grand-père sur le chemin du retour. Il ne s'arrête pas chez nous, mais continue tout droit, vers sa maison, son valet à la traîne.

— Dis à ton père de venir me chercher s'il en a besoin, il me dit du haut de son étalon.

Il donne un coup d'éperons et repart.

Quand j'arrive chez moi, plusieurs personnes entourent le wagon, immobiles. Mes cousins arrivent, les garçons de mes

tantes, les sœurs de Philomène, Sophie et Marthe, qu'on appelle Quinée. Elles sont arrivées comme par magie. Soudain, la cour est remplie de gens.

On traîne le corps jusqu'en haut des marches à l'aide de la couverture sur laquelle on l'a placé, tirant sur le bord. Mon oncle est torse nu, mais porte encore son pantalon et ses bottes. Ses pieds dépassent de la couverture et ses talons font un bruit étouffé à chaque marche. On le tire à travers le salon jusqu'à la cuisine, où les femmes commencent à le nettoyer. Mon père et ses beaux-frères sont partis chercher des planches de cyprès avec lesquelles ils vont construire le cercueil. On m'envoie chez Drozin chercher des fleurs de magnolia. Il y en a deux, plantés de chaque côté devant la maison au bord du chemin, mais il est trop tôt dans la saison. Les gardénias ne sont pas encore en fleur non plus, mais, heureusement, il y a des ronces de tchéroquis<sup>9</sup> le long de la clôture, à l'arrière de la maison de mon grand-père. Je choisis quelques fleurs blanches. On va les poser autour du corps pour cacher l'odeur. Je ne rencontre personne, coupant les tiges avec mon couteau de poche.

Quand je suis de retour chez nous, il y a un inconnu sur la galerie, un grand Américain, arrivé en sulky à deux places tiré par un beau rouan gris. C'est le coroner venu inspecter le corps. On lui ouvre la porte. Il se découvre, tenant son grand chapeau de feutre gris, la même couleur que son cheval. Il suit ma tante Sophie vers la cuisine.

On lui fait de la place autour du corps encore sur le plancher. Il parle avec un gros accent.

— Exkouzé-mwa, madame, il dit à ma mère, mais j'dwah examiner le cor de M. Martin. J'su Abraham Saloom, coroner de la paroisse de Vermillion.

Il se penche, se mettant à genoux pour regarder, tournant la tête de mon oncle à gauche et à droite, soulevant les bras, mes

---

9. Rose sauvage que les habitants plantaient pour faire une clôture. Le buisson rempli de piquants pouvait atteindre deux mètres de hauteur.

tantes posées autour comme autant de corneilles. Elles observent, retenant leur souffle, se tenant par la main. Le coroner essaye de fermer les yeux du mort, mais sans succès, les deux yeux bruns sous les épais sourcils fixent le plafond. Il demande qu'on l'aide à retourner le corps pour qu'il puisse examiner le dos et, avec beaucoup de peine, on y arrive. Le pantalon et les bottes sont enlevés. Le coroner tient un papier sur lequel se trouve le dessin d'un corps, sur lequel il fait des marques. Il soulève le drap qui couvre le corps et touche partout, passant ses mains sur la peau, y compris sur les parties intimes. Ma mère et ses sœurs tournent la tête. Sur la poitrine et le haut du ventre rond, couvert de poils noirs, il compte cinquante-deux blessures, faites par un objet pointu. Il marque sur son papier : « Cause de la mort : saignement, apoplexie causée par un coup au cœur. »

À la brunante, la cour est pleine de chars, de chevaux et de wagons, la maison est remplie d'un bourdonnement continu. Elle flotte dans les airs, portée par les anges. La table de la cuisine est couverte de plats et le plancher de la galerie courbe sous le poids des hommes qui s'y agglutinent. Ils parlent fort, se passant entre eux une fiole, les fous rires perçant l'humidité de la tombée du soir.

Dehors sur la galerie, la mort a fini par imposer son silence sur les hommes, leurs blagues et leurs histoires s'évaporant dans l'air du soir. Ils se regardent, les yeux vides, comme un troupeau de bêtes à cornes emmené à l'enclos. Dans le salon, de l'autre côté du mur, le corps de mon oncle est placé dans son cercueil étroit, couché sur la plus belle courtepoinde de ma mère, blanche avec des rayures bleues, un chapelet entrelacé entre ses doigts, mes roses sauvages posées sur lui. Il a un œil fermé, mais l'autre, le gauche, reste ouvert, malgré tous les efforts de mes tantes. On a mis de l'amidon sur sa paupière, et même de la colle à bois, mais sans succès. Martin voulait rencontrer son Dieu avec un clin d'œil.

Le père Fournet arrive seul dans son cabriolet tiré par son vieux mulet chétif. Le prêtre est canadien et, depuis que je peux

me souvenir, curé de la paroisse Saints-Pierre-et-Paul. Un petit homme, avec des petits yeux, chauve avec une couronne de cheveux blancs autour de son crâne, qui brille dès qu'il y a un peu de clarté. Il porte une soutane usée aux ourlets, tachée des repas qu'il prend seul dans la cabane qui sert de presbytère.

Les hommes sur la galerie lui font un chemin, rangeant leurs fioles, enlevant leurs chapeaux. Il entre dans la maison à pas furtifs. On dirait une souris noire. Ma mère l'accueille.

— Mon père, elle dit, merci d'être venu. Est-ce que je peux vous offrir à manger ?

— Toutes mes condoléances, madame Boudreaux, à vous et à toute votre famille. Sachez que Martin repose dans les bras de son Seigneur.

Le père Fournet n'est pas certain de la véracité de ce qu'il dit, Martin étant un de ceux qu'il ne voyait pas très souvent à l'église, voire jamais, mais après avoir enterré la moitié de la paroisse dans le cimetière à côté de la petite église en bois, il a créé un répertoire d'usages et connaît les mots justes pour reconforter. Ce qu'il aime surtout des veillées, c'est le manger. Il y a toujours plein de plats et c'est toujours mieux que ce que lui prépare Anna Belle, sa vieille cuisinière créole. Elle est édentée, presque aveugle, et a perdu le goût depuis des années, ce qui fait que sa cuisine est toujours trop salée.

Il entre dans le salon et avance vers le cercueil, faisant le signe de la croix sur le corps. Une petite prière et il part vers la cuisine, où on lui sert une belle assiette, lui donnant la place de choix à la table. Une fois son repas fini, il se lève, repu, traçant son chemin dans le salon maintenant rempli de monde. Dégainant son chapelet, il se met devant le cercueil, à genoux sur le prie-Dieu qui se trouve habituellement dans la chambre de mes parents, en dessous du crucifix sur lequel on a attaché les rameaux de Pâques de l'an passé. L'accoudoir et la genouillère sont recouverts d'un tissu tapissé violet, avec un dessin en jaune effacé par le temps. Il n'y a pas assez de chaises pour tout le monde. Les hommes se tiennent à la porte et sur la galerie, les

enfants debout dans la pièce. Ma mère et ses sœurs s'agenouillent sur le plancher nu noirci par le temps, mon oncle Siméon, leur frère, à côté d'elles.

Pendant que le monde s'installe, Drozin arrive à la porte, les regards se tournant vers lui, comme aspirés par un vide. Il est accompagné de Caro Raggio et de deux Français. Ma mère se lève comme une flèche, coupant à travers la foule.

Regardant les Français, elle dit à son beau-père :

— Ce n'est que pour la famille, on n'a pas assez de place pour les étrangers.

Drozin regarde sa belle-fille sans dire mot et, pour un instant, les deux regards s'entrelacent comme deux buses faisant la guerre, agrippées, les serres tressées ensemble, tombant du haut du ciel, lâchant prise seulement à quelques pieds du sol, juste avant de s'écraser.

Tous observent mon grand-père. L'étincelle de ses yeux scintille comme les braises de la forge à Pierre Sonnier.

Les yeux fixés sur ma mère, Drozin appelle mon père et retourne sur la galerie.

— Alexandre, il dit, contrôle ta femme.

— Quoi c'est tu veux que je fais ? il répond.

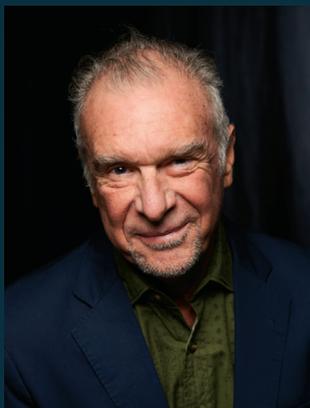
Du salon, on entend Mansfield hennir et les coups de ses sabots qui s'éloignent. Mon grand-père est parti, traînant avec lui son valet italien et les deux Français.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, entonne le prêtre.

Je fais les réponses aux prières, endormi par le rythme lancinant du chapelet, l'odeur trop sucrée des roses me donnant envie de vomir.

**D**ans le désarroi qui s'abat sur le sud de la Louisiane à la suite de la guerre de Sécession, André Boudreaux, dix-sept ans, découvre la vie auprès de son grand-père Drozin. Ce vétéran sudiste, devenu un homme riche grâce à l'arrivée de la voie ferrée, tente de regagner son prestige et son pouvoir politique. Mais le meurtre sordide de l'oncle d'André, les élections mouvementées de 1882 et les visées politiques de sa bru viendront bouleverser son univers.

**UNE HISTOIRE DE POUVOIR, DE TRAHISON,  
D'AMOUR ET DE PARDON.**



Auteur-compositeur-interprète de plus de vingt albums, premier poète lauréat francophone de la Louisiane, Commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres de la République française et francophone engagé, **Zachary Richard** nous livre ici son premier roman. Inspirée d'un fait divers réel, l'intrigue nous fait découvrir un monde complexe et inconnu au cœur des bayous.

**Les Rafales du carême est le premier roman de langue française publié par un auteur louisianais depuis 1894.**

